



L'enracinement

de la rencontre dans le temps (2)

Don Luigi Giussani, *Le Défi...*, Chapitre VI

L'APPARITION D'UNE QUESTION ET L'IRRUPTION D'UNE CERTITUDE

Continuons à imaginer le genre de confirmation que les journées passées en compagnie de Jésus devaient être pour ses disciples. Jésus apparaît en toute circonstance, c'est ce que remarque Romano Guardini, comme un être supérieur à tous les autres ; il y a en lui quelque chose, un « mystère », parce qu'on n'a jamais vu une telle sagesse, un tel ascendant, un tel pouvoir, une telle bonté. Cette impression, comme nous l'avons déjà dit, se précise peu à peu seulement pour qui s'engage à partager sa vie de tous les jours : ses disciples. Mais le caractère exceptionnel de cet homme était tel que surgissait spontanément une question paradoxale : « Qui est-il ? » Paradoxale parce qu'on connaissait très bien les origines de Jésus, son « état civil », sa famille, sa maison. Cette question surgit d'abord chez ses amis, puis, longtemps après, chez ses ennemis qui étaient pourtant bien informés sur lui. Cette question montre que l'on ne peut énoncer par soi-même ce qu'il est en réalité. On ne peut que constater qu'il est différent de tous, qu'il mérite la confiance la plus totale et qu'en le suivant on éprouve une plénitude de vie sans pareille. « De son secret il faut parler comme de sa vie. Certes, Jésus enseigne avec puissance. Jamais son affirmation n'hésite. Jamais il ne se montre « respectueux des opinions d'autrui ». Mais la réflexion sur les textes évangéliques montre que s'il annonce un mystère dont il est sûr, c'est qu'il annonce un mystère qui le concerne. « Qui était-il ? Assurément, il était homme... Et pourtant il sait ce qu'il y a dans l'homme et, avec la même simplicité qu'il se dit plus grand que David, Salomon, Jonas et le Temple, il se

met au-dessus des anges⁸ . » Ainsi lui demande-t-on qui il est. Lorsqu'il répond, ses amis croient à sa parole, non parce qu'elle est évidente en soi, mais en raison des signes indéniables qui leur inspirent une confiance absolue. Ses ennemis, en revanche, n'acceptent pas sa réponse et décident de le supprimer.

Dans le chapitre 6 de saint Jean nous est rapporté un moment spectaculaire et très beau, significatif de cette dynamique (Jn 6, 22-59). Jésus, qui avait régulièrement l'habitude de se retirer pour prier, fut un jour longtemps suivi par une grande foule qui eut rapidement faim. Pris de compassion, il la rassasia miraculeusement. Face à ce type de miracle, l'enthousiasme atteignit son apogée et l'Évangile nous rapporte que la foule voulait le faire roi, parce qu'on identifiait alors le Messie avec un roi plus grand que David, qui exterminerait les ennemis du Peuple d'Israël et conférerait à celui-ci le rang qui lui revenait dans le monde. Il y avait cependant une certaine catégorie de personnes que l'on appelait les pauvres de Dieu, qui faisait profession de disponibilité aux mystères de Dieu, qui ne se sentait pas à l'aise dans la (112) mentalité communément répandue et soulignait le caractère énigmatique de la venue du Messie. À ce moment-là, Jésus semblait répondre à la volonté du peuple d'avoir un roi puissant, ce qu'il paraissait avoir prouvé être. Mais le Christ s'enfuit, prit une barque et alla sur l'autre rive du lac. Le lendemain était le jour du sabbat et, comme à l'accoutumée, il se rendit à la synagogue. Lorsque le serviteur agita le rouleau des Écritures pour attirer l'attention de qui voulait les commenter, Jésus se proposa, comme il l'avait déjà fait, puisque c'était au cœur de la vie sociale et religieuse de son peuple qu'il diffusait son message nouveau. Il défit le rouleau et lut le passage sur la manne du désert, le passage où Moïse priait Dieu parce que son peuple craignait de mourir de faim dans le désert et où Dieu envoya alors cette rosée étrange qui était comme du pain. Le Christ enroula la feuille et dit : « Vos pères, dans le désert, ont mangé la manne et sont morts ; ce pain (ma parole) est celui qui descend du ciel pour qu'on le mange et ne meure pas. » La foule, bien que captivée, restait abasourdie face à de telles affirmations. Il avait déjà dit quelque chose de semblable à la Samaritaine rencontrée au puits : quiconque boira de l'eau qu'il lui donnera n'aura plus jamais soif. Alors qu'il parlait, on ouvrit la porte au fond de la synagogue et la foule qui était avec lui la veille et qui le cherchait partout entra. À cet instant, Jésus est pris d'une émotion profonde et l'idée la plus géniale qu'il ait jamais eue dans sa vie d'homme jaillit soudain : il leur dit qu'ils le (113) cherchaient parce qu'il leur avait donné à manger, mais qu'il leur donnera sa chair à manger et son sang à boire. Et dans cette synagogue résonne encore cette expression face à laquelle on ne peut évidemment pas rester impassible, même en disant : « C'est paradoxal. » Alors les chefs spirituels, les politiciens, les professeurs, les journalistes de l'époque, c'est-à-dire les scribes et les Pharisiens commencèrent à dire que Jésus était fou - « On ne comprend pas un tel langage » - et la rumeur se répandit, car la foule, enthousiaste à ses propos



quelques instants auparavant, était déjà prête à se laisser séduire par le discrédit que les hommes du pouvoir avaient semé. Mais Jésus, voyant la réaction de la foule, insiste : « En vérité, en vérité je vous le dis, si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous. » La rumeur se fit clameur et toutes les lèvres prononcèrent des jugements de valeur sur l'absurdité de tels propos et sur la folie de Jésus. Les Pharisiens font lentement évacuer la synagogue jusqu'à ce que, dans la pénombre du crépuscule, Jésus reste seul avec un petit groupe de ses disciples les plus fidèles. Imaginons-nous dans cet instant plein de tension. Le silence était lourd. Et Jésus prend l'initiative de le rompre. « Voulez-vous partir, vous aussi ? » Et c'est à ce moment que Pierre, avec toute son ardeur, s'exclame, résumant toute l'expérience de certitude des disciples : « Seigneur, nous non plus nous ne comprenons pas ce que tu dis, mais si nous nous (114) en allons, à qui irons-nous ? Toi seul sais expliquer la vie, lui donner un sens. »

UN CAS DE CERTITUDE MORALE

D'un point de vue psychologique, la phrase de Pierre est l'application de l'observation que nous avons déjà faite sur la certitude existentielle ou morale. Une telle attitude est en effet profondément raisonnable. En partageant la vie de Jésus qui est exceptionnel tant dans son être que dans ses actes, ce petit groupe d'hommes ne pouvait pas ne pas croire en ses paroles. Il leur aurait fallu nier une évidence plus persuasive que ce qu'ils voyaient de leurs propres yeux : « Si nous ne pouvons pas croire en cet homme, nous ne pouvons croire en rien. » La répétition continuelle de cette impression d'exception produite par la vie avec Jésus détermine un jugement de plausibilité très raisonnable qui les incite à lui faire confiance. Au fil du temps, ils ont acquis sur cet homme une certitude sans pareille. Il est certain que la brusque révélation de ce caractère exceptionnel à la foule qui était venue le voir par curiosité ou par intérêt et s'en était allée discuter de ce qu'elle avait entrevu ne pouvait susciter aucun jugement digne de ce nom. Le jugement requiert d'aborder l'expérience en y incluant le temps de sa « durée ». (115) Passer à côté du Christ sans le voir, cela peut se produire de multiples manières; mais ces manières ont ceci de commun que le regard ne supporte pas la figure du Christ elle-même. Il est impossible de le regarder dans les yeux, et de soutenir qu'on ne le voit pas. La première possibilité consiste à placer devant l'image un écran dont on est persuadé (ou dont on se persuade soi-même) qu'il n'y a pas moyen de le retirer⁹. »

L'écran qui masque la réalité - c'est-à-dire l'indisposition de la volonté - rend

l'objet réel inconnaissable, alors que la certitude morale, celle qui naît d'une totale disponibilité, fidèle dans le temps, est le berceau d'une existence raisonnable.

C'est la raison pour laquelle Jésus, pour répondre à la question de ses amis et de ses ennemis : « Mais alors, qui es-tu ? » (cf. Mc 4, 35-41 pour ses amis, et Jn 10, 24 pour ses ennemis), a attendu que le temps rende ses disciples sûrs de leur attachement et ses ennemis obstinés dans leur hostilité. Cela signifie que Jésus a clarifié son propre mystère quand les hommes étaient déjà définitivement ancrés dans son acceptation ou son rejet. Sa révélation finale dévoila même les « pensées intimes de bien des cœurs », comme l'avait prophétisé Siméon : sa définition finale confirme l'extrême pauvreté en esprit de ceux qui crurent en lui ; et il donna (116) l'ultime et suprême prétexte à ceux qui avaient déjà décidé dans leur cœur de le rejeter. « Heureux ceux qui ont une âme de pauvre » (Mt 5, 3) ; « Si vous ne retournez à l'état des enfants, vous n'entrerez pas... » (Mt 18, 4).

(Footnotes)

8 P. ROUSSELOT, *op. cit.*, p. 186.

9 H.U. VON BALTHAZAR, *op. cit.*, p.434.